



People or not people

Lauren WEISBERGER

ISBN : 978-2-266-16676-8

N° 13158

Prix : 7,20 €

1

« How does it feel to be one of the beautiful people ? »

Baby, You're a Rich Man

John Lennon & Paul McCartney

Même si je ne l'avais qu'entr'aperçue du coin de l'œil, j'ai immédiatement identifié la créature marron qui venait de détalier sur mon plancher gauchi : c'était une blatte – et le spécimen le plus gros, le plus charnu que j'avais jamais vu. La superblatte avait, *in extremis*, évité de frôler mes pieds nus avant de disparaître sous la bibliothèque, mais je tremblais tout de même comme une feuille. Je me suis obligée à ventiler mes chakras – une technique que j'avais apprise lors d'une semaine de retraite dans un ashram où mes parents m'avaient traînée bien malgré moi – et, à force de concentration, mon rythme cardiaque a légèrement ralenti. Quelques minutes plus tard, j'étais redevenue assez fonctionnelle pour parer aux mesures d'urgence qui s'imposaient. D'abord, voler au secours de Millington qui s'était, elle aussi, recroquevillée de terreur et avait filé aux abris sous le canapé. Dans la foulée, j'ai enfilé une paire de bottes pour protéger mes mollets, j'ai ouvert grand la porte d'entrée pour encourager la blatte à vider les lieux et j'ai commencé à vaporiser un insecticide superpuissant et exclu-

sivement vendu sous le manteau sur toutes les surfaces planes de l'appartement. À voir avec quelle force je pressais le doigt sur la gâche du pulvérisateur, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'une bombe d'autodéfense. Lorsque le téléphone a sonné, près de dix minutes plus tard, j'étais encore en train de vaporiser.

Le numéro de Penelope s'est affiché sur l'écran et j'étais à deux doigts de filtrer son appel quand j'ai réalisé que son appartement était l'un de mes deux seuls refuges potentiels. Si jamais la blatte réussissait à survivre à la fumigation de choc et refaisait surface, je n'aurais d'autre choix que partir squatter chez elle, ou chez Oncle Will. Ne sachant pas trop où était Will ce soir-là, il m'a paru plus avisé de garder les lignes de communication intactes. J'ai décroché et me suis aussitôt écriée :

- Pen ! Je suis attaquée par le plus gros cafard de Manhattan ! Qu'est-ce que je fais ?
- Beth, j'ai une SUPER nouvelle ! a-t-elle crié en retour, visiblement indifférente à ma panique.
- Une nouvelle plus urgente que mon invasion de blattes ?
- Avery vient de me demander en mariage ! On est fiancés !

Mince alors.

On est fiancés – trois mots qui pouvaient propulser une personne au septième ciel et en précipiter une autre dans un puits de désespoir. Mon pilote automatique s'est heureusement aussitôt enclenché pour me rappeler qu'il serait pour le moins inapproprié de verbaliser le fond de ma pensée. *C'est un naze, Pen. Ce n'est qu'un sale môme pourri-gâté qui passe sa vie à fumer des pétards dans un corps de grand garçon. Il sait pertinemment que tu es trop bien pour lui, et il te met la bague au doigt avant que tu ne t'en rendes compte. Pire : en l'épousant, tu ne feras qu'attendre le moment où il te remplacera par une nana plus jeune et plus sexy et te laissera ramasser les morceaux. Ne fais pas ça ! Ne fais pas ça ! Ne fais pas ça !*

- Pen ! C'est génial ! Félicitations ! Je suis tellement, tellement heureuse pour toi !
- Oh Beth, je savais que ça te ferait plaisir. C'est à peine si j'arrive encore à parler. Tout ça est tellement rapide !

Rapide ?

Rapide ? C'est le seul mec avec lequel tu sois sortie depuis que tu as dix-neuf ans. Ce n'est pas exactement inattendu – ça fait huit ans, maintenant. Espérons juste qu'il ne va pas attraper de l'herpès à son enterrement de vie de garçon à Vegas.

- Raconte-moi tout. Quand ? Comment ? La bague ?

Je l'ai mitraillée de questions, en honorant mon rôle de meilleure amie d'une façon qui, tout bien considéré, me paraissait plutôt convaincante.

- Écoute, je n'ai pas trop le temps de discuter. On est au St. Regis. Tu te souviens combien Avery a insisté pour venir me chercher au bureau aujourd'hui ? (Avant même d'attendre ma réponse, elle a enchaîné sans reprendre son souffle :) Il m'a annoncé qu'on était attendus chez ses parents dix minutes plus tard pour dîner. Évidemment, ça m'a un peu énervée qu'il ne m'ait même pas consultée, mais il a ajouté qu'il avait réservé au Per Se – et tu sais quelle galère c'est d'obtenir une table dans ce resto. Bref, on prenait l'apéritif dans la bibliothèque quand nos quatre parents sont entrés. Et avant que je puisse comprendre ce qui se passait, il avait un genou à terre !

- Devant vos parents ? Il a fait sa demande *en public* ?

Je savais bien que j'avais l'air horrifié, mais c'était plus fort que moi.

— Beth... En public, c'est beaucoup dire. Il n'y avait que nos parents, et il a dit des choses adorables. Il a rappelé que sans eux, jamais nous ne nous serions rencontrés, donc c'était logique qu'ils soient là. Et écoute bien – il m'a offert deux bagues !

— Deux ?

— Oui, deux ! Une en platine avec un solitaire de six carats qui vient de son arrière-arrière-grand-mère et que la famille considère comme la vraie bague, et puis une autre, avec un diamant bague de trois carats, qui est plus portable.

— *Portable ?*

— Ben... C'est un peu délicat de se balader dans les rues de New York avec un caillou de six carats, non ? J'ai trouvé ça vraiment futé.

— *Deux bagues ?*

— Beth, tu es incohérente. De là, on est allé au Per Se. Mon père a même réussi à éteindre son portable le temps du dîner – un véritable exploit – et il a porté un toast assez sympa ; ensuite, on a fait une promenade en calèche dans Central Park, et maintenant, on est dans une suite au St. Regis. Il fallait que je t'appelle pour te raconter !

Où – ô ! où était donc passée mon amie Penelope ? Penelope, qui jugeait que les bagues de fiançailles se ressemblaient toutes et qui, jamais de sa vie, n'avait regardé les vitrines des joailliers. Qui m'avait dit, trois mois plus tôt, lorsqu'une de nos amies de fac s'était fiancée à l'arrière d'une calèche, que c'était le truc le plus ringard au monde. Penelope, *ma* Penelope, venait de se métamorphoser en une caricature d'épouse décérébrée. Ou bien... Était-ce de l'amertume de ma part ? Évidemment que je l'avais mauvaise ! En matière de fiançailles, je n'avais jamais été plus avant que la lecture, tous les dimanches, du *Carnet du New York Times* – l'équivalent de la page Sport pour les filles célibataires. Mais le problème n'était pas là.

— Je suis folle de joie pour toi ! Et je grille d'impatience d'entendre tous les détails, mais tu as des fiançailles à consommer, non ? Alors raccroche, et va t'occuper de ton fiancé. « Fiancé »... Ça fait tellement bizarre !

— Oh, Avery est pendu au téléphone. Le boulot. Je n'arrête pas de lui dire de raccrocher..., a-t-elle ajouté en haussant la voix pour le bénéfice dudit fiancé, mais il parle, il parle. Comment s'est passée ta soirée ?

— Encore un merveilleux vendredi soir. Voyons voir... Millington et moi nous sommes baladées sur les quais et un clodo lui a offert un biscuit. Elle était ravie. Ensuite, je suis rentrée, et avec un peu de bol, j'ai anéanti ce qui doit être le plus gros insecte vivant du monde occidental. J'ai commandé à dîner chez le Viet, mais j'ai tout jeté à la poubelle quand je me suis souvenue avoir lu qu'un restau vietnamien pas loin de chez moi avait fermé pour avoir cuisiné du chien. Donc là, je m'apprête à manger du riz et une boîte de haricots avec un paquet de chips éventées. Pathétique, non ?

Penelope s'est contentée de rire – manifestement, elle n'avait pas la tête à chercher des paroles de réconfort. Puis, j'ai entendu un déclic, qui indiquait qu'elle avait un double appel.

— Beth, c'est Michael ! Il faut que je lui raconte. Ça t'embête, si je passe en conversation à trois ?

— Du tout. J'adorerais t'entendre lui annoncer la nouvelle.

D'autant qu'une fois que Penelope aurait raccroché, Michael ne manquerait pas de déplorer la situation avec moi – vu qu'il détestait Avery encore plus que moi. Après un clic, un silence, puis un autre clic, Penelope (qui, en des circonstances normales, n'était pas le genre de fille à piailler) a demandé d'une voix suraiguë :

— Tout le monde est là ? Michael ? Beth ? Vous m'entendez ?

Michael était un de nos collègues d'UBS, mais depuis qu'il avait été nommé vice-président (le plus jeune vice-président de tous les temps), nous ne le voyions plus guère. Michael lui aussi avait une petite amie – une relation tout ce qu'il avait de plus stable – mais les fiançailles de Penelope nous forçaient à regarder un fait bien en face : nous étions devenus adultes.

— Salut les filles, a dit Michael d'une voix exténuée.

— Michael, devine ! Je suis fiancée !

Michael a marqué la plus minuscule des hésitations. Je savais que, comme moi, il n'était pas surpris, mais qu'il s'efforcerait de manifester un enthousiasme crédible.

— Pen, c'est une nouvelle fantastique !

Le volume sonore de son exclamation ne compensait cependant pas l'absence d'exultation sincère et, mentalement, j'ai pris note de m'en souvenir à l'avenir.

— Je savais que Beth et toi seriez superheureux pour moi ! C'est arrivé il y a quelques heures à peine, et je suis sur un petit nuage.

— Bon, il faut fêter ça, a déclaré Michael. Au Black Door, rien que nous trois et plusieurs tournées d'un alcool fort et pas cher.

— Absolument d'accord, ai-je renchéri, heureuse d'avoir un truc à dire. Oui, il faut fêter ça. Ça s'impose.

— Oui, mon chéri, deux secondes ! a lancé Penelope à tue-tête, guère passionnée – on pouvait le comprendre – par nos projets de libations. Bon, les amis, Avery a enfin lâché son téléphone, et du coup il s'impatiente. Avery, arrête ! Je dois raccrocher, mais je vous rappelle plus tard. Beth, à demain au bureau. Je vous adore !

Il y a eu un clic, puis Michael a demandé :

— Tu es toujours là ?

— Évidemment. Je te rappelle, ou tu le fais ?

Nous avons tous appris très tôt à nous méfier des conversations à trois. Comme on ne pouvait jamais être absolument certain que le troisième interlocuteur avait raccroché, on prenait toujours la précaution de recommencer une nouvelle communication avant de casser du sucre sur le dos de celui ou celle qui avait raccroché en premier.

J'ai entendu, en arrière-plan, une voix électronique aiguë, et Michael s'est exclamé :

— Merde ! J'ai un message. On se rappelle demain ?

— Pas de problème. Passe le bonjour à Megu, O.K. ? Hé, Michael ? S'il te plaît, attends un peu pour te fiancer. Deux d'un coup, je ne crois pas pouvoir l'encaisser.

Il a éclaté de rire.

— T'inquiète pas, c'est promis. Je te rappelle demain. Courage, Beth ! Il est peut-être l'un des pires mecs qu'on ait jamais rencontrés toi et moi, mais elle a l'air heureuse, et c'est tout ce qui compte.

Une fois qu'on a eu raccroché, j'ai fixé quelques instants le téléphone, puis j'ai passé la tête à la fenêtre et je me suis contorsionnée pour tenter d'apercevoir, sans grand succès, quelques centimètres de quais, histoire de me remonter le moral. Mon appartement n'était pas terrible, mais il était, par chance, tout à moi depuis le départ de Cameron, presque deux ans auparavant. Même s'il était disposé tout en longueur, et si étroit qu'en étirant mes jambes je touchais presque le mur opposé, même s'il était situé à Murray Hill, même si le plancher était légèrement gauchi et que les blattes avaient pris le dessus, seul importait le fait que je régnais sans partage dans mon petit palais. L'immeuble, un monstre de béton doté de plusieurs ailes sis à l'angle de la Trente-Quatrième Rue et de la Première Avenue, abritait de prestigieux résidents tels qu'un adolescent membre d'un *boys' band*, un joueur professionnel de squash, une pornostar de seconde zone et son écurie de visiteurs, un monsieur lambda, une ancienne enfant-star qui n'avait plus tourné de films depuis vingt ans, et des centaines et des centaines de jeunes diplômés qui rechignaient à l'idée de quitter l'ambiance de la fraternité pour de bon. L'immeuble offrait un panorama sur East River, à condition d'inclure dans la définition de « panorama » une grue de chantier, une paire de bennes à ordures, le mur de l'immeuble voisin et une dizaine de centimètres de rivière qui n'était visible qu'au prix d'énigmatiques contorsions. Cette merveille était mienne pour l'équivalent du loyer mensuel d'un pavillon de quatre pièces – deux salles de bains – plus salle de douche dans n'importe quelle ville de banlieue.

Tout en poursuivant mes contorsions, j'ai repensé à ma réaction. Il me semblait avoir eu l'air assez sincère, à défaut d'extatique, mais Penelope savait que l'extase n'était pas dans ma nature. J'avais réussi à m'enquérir des bagues – les bagues, *au pluriel* – et à affirmer que j'étais très heureuse pour elle. Certes, aucune de mes paroles n'était sortie droit du cœur, mais Penelope était probablement trop étourdie par tout ça pour l'avoir remarqué. Grosso modo, ma performance valait un bon B+.

J'ai recouvré une respiration assez régulière pour fumer une autre cigarette, qui m'a un peu rassérénée. Que la blatte n'ait pas encore refait surface aidait pas mal, également. J'ai tenté de m'autopersuader que ma contrariété découlait de l'inquiétude (sincère, pour le coup) de voir Penelope épouser un parfait connard, et non d'une jalousie profondément enracinée de savoir qu'elle avait un fiancé quand moi, j'étais le plus souvent infichue de décrocher un second rencard. Cela faisait deux ans que Cameron était parti. J'étais passée par tous les stades requis de la convalescence – fixation sur le boulot, fixation sur le shopping, fixation sur la bouffe – et j'avais eu mon lot de rendez-vous arrangés, de rendez-vous pour boire un verre et basta, et plus rarement, de rendez-vous avec dîner à la clé. Deux garçons seulement étaient revenus en troisième semaine. Et aucun en quatrième. Je passais mon temps à me répéter que rien ne clochait chez moi – ce que Penelope confirmait – mais je commençais sérieusement à en douter.

J'ai allumé une seconde cigarette au mégot de la précédente, sans tenir compte du regard désapprobateur de Millington. Le dégoût de soi-même a commencé à peser sur mes épaules comme une couverture familière et tiède. N'était-ce pas odieux, de ne pas pouvoir sauter sincèrement de joie quand sa plus proche amie venait de vivre le plus beau jour de sa vie ? Ne fallait-il pas être une fieffée intrigante mal dans sa peau pour prier que toute l'affaire ne se révèle un gigantesque malentendu ?

J'ai décidé d'appeler Oncle Will, pour quêter de sa part une sorte d'approbation. Will, en plus de posséder l'esprit le plus brillant et le plus vache de la planète, était toujours là pour me remonter le

moral. Il a répondu d'une voix imperceptiblement empâtée par le gin tonic, et je me suis mise en devoir de lui exposer la version abrégée et la plus indolore de la dernière trahison en date de Penelope.

— On dirait que tu te sens coupable parce que Penelope est aux anges et que toi, tu n'es pas aussi heureuse pour elle que tu devrais l'être.

— Ouais, c'est exactement ça.

— Eh bien, ma chérie, ce pourrait être bien pire. Au moins, ce n'est qu'une variation sur le thème « Le malheur de Penelope fait mon bonheur », pas vrai ?

— Hein ?

— La *Schadenfreude*. Tu ne retires aucun plaisir ni bénéfice de son malheur, n'est-ce pas ?

— Elle n'est pas malheureuse. Elle est euphorique. C'est moi qui suis malheureuse.

— Bien, tu as compris ! Tu vois bien que tu n'es pas abominable. Et ce n'est pas toi, ma chère, qui épouses cet abruti de fils à papa, dont les talents semblent se limiter à dilapider l'argent de ses parents et fumer de grandes quantités de marijuana. Est-ce que je me trompe ?

— Non, bien sûr que non. C'est juste que j'ai l'impression que tout est en train de changer. Penelope est toute ma vie, et voilà qu'elle se marie ! Je savais que ça finirait par arriver un jour, mais je ne pensais pas que ça serait si vite.

— Le mariage, c'est une affaire de bourgeois. Tu sais ça, Beth.

Cette remarque m'a immédiatement fait penser à tous nos brunches hebdomadaires au fil des années : Will, Simon, moi et le cahier *Style* de l'édition dominicale du *New York Times*. Nous disséquions les annonces de mariage du *Carnet* et piquions des fous rires malveillants en imaginant tout ce qui pouvait se lire entre les lignes.

— Pourquoi diable tiens-tu tant à t'établir dans une relation à long terme ? a poursuivi Will. Une relation dont le seul but sera de museler jusqu'au dernier iota de ta personnalité ? Regarde-moi ! Soixante-six ans, jamais marié et je nage dans la félicité.

— Will, tu es gay. Et qui plus est, tu portes une alliance à la main gauche.

— Et alors ? Où veux-tu en venir ? Tu crois que j'aurais épousé Simon, même si je l'avais pu ? Tout ce cirque de mariages entre personnes du même sexe à la mairie de San Francisco... Merci bien !

— Mais tu vis avec Simon depuis avant même ma naissance. Tu réalises bien que tu es, au fond, marié.

— Négatif, ma chérie. L'un comme l'autre, nous sommes libres de partir n'importe quand, sans pataquès juridique ni ramifications émotionnelles. Voilà pourquoi ça marche. Bon, je ne te dis rien que tu ne saches déjà. Parle-moi plutôt de la bague.

Je lui ai donné les seuls détails qui l'intéressaient vraiment tout en mastiquant ce qui restait de chips dans mon paquet, et une fois raccroché, sans m'en rendre compte, je me suis endormie sur le canapé. Vers trois heures du matin, Millington m'a signifié par ses jappements son désir de dormir dans un vrai lit. Je nous ai traînées toutes les deux dans ma chambre et j'ai enfoui la tête sous l'oreiller en me rappelant en boucle que rien, dans tout ça, n'était un désastre. Rien. Rien.

